

Réflexions sur les origines de l'hindouisme : monde indo-européen, civilisation de l'Indus et culture dravidienn¹

André Couture
Université Laval, révisé en août 2026

Résumé : Toute présentation des religions de l'Inde se heurte inévitablement à la question de leurs origines lointaines. Dans ce texte, je tente de distinguer d'une part les quelques faits sur lesquels une réflexion sur les origines de ces diverses traditions peut se fonder et d'autre part les diverses hypothèses qu'il est possible de faire à ce sujet à condition de les considérer en tant que telles et d'y apporter les justifications qui s'imposent.

Quand, en contexte occidental, on se pose aujourd'hui la question des origines des religions de l'Inde, c'est souvent que l'on voudrait qu'il y ait, pour l'hindouisme comme pour le christianisme ou le bouddhisme, un « fondateur unique », un initiateur possédant un nom précis, ou encore un gourou responsable de la mise en place d'une institution de salut et d'un enseignement spécifique. Ce n'est évidemment pas le cas. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Inde, il s'avère impossible de mettre le doigt sur un personnage charismatique dont on peut dire qu'il aurait été à l'origine de la religion hindoue. À moins de considérer que les *ṛṣi* (prononcer *rishi*)², dont on dit qu'ils ont « vu » le Veda à l'origine, puissent être assimilés à de tels fondateurs. Mais ces « Voyants » n'ont justement fait que « voir » la parole védique : ils n'ont pas fondé d'institution religieuse particulière ou de religion originale.

Il est vrai que les Indiens n'ont cessé de se réinventer au fil des siècles et qu'ils le font encore à l'époque moderne. Des centaines de gourous (le Bouddha et le Jina ne sont que deux d'entre eux) sont apparus sur ce vaste territoire et ont, au cours de l'histoire, donné naissance à des traditions nouvelles en réinterprétant l'ensemble du savoir existant, voire en en prenant le contrepied, et toujours avec le souci de s'adresser toujours plus efficacement aux hommes et aux femmes de leur temps. Bien que, dans ce texte, je me limite en gros à ce qu'il est convenu d'appeler l'hindouisme, je considère qu'en commençant l'étude de l'hindouisme ou de quelque autre tradition de l'Inde, il est important de se poser la question des origines lointaines de ces traditions, parce que cela conditionne en fait, plus ou moins consciemment, la compréhension qu'on s'en fait. Ce que je

¹ Il s'agit d'un essai que je viens de réviser à nouveau et qui a connu de multiples versions antérieures. Ce texte me servait au début d'un cours sur l'hindouisme que j'ai jadis donné à l'Université Laval à tenter de faire le point sur ce que les travaux historiques des dernières décennies permettent de dire sur cette question difficile.

² La tradition hindoue explique le nom de ces *ṛṣi* à partir de la racine *DRŚ* au sens de voir. Ces « hommes aux pouvoirs exceptionnels de “voyants” » (Malamoud) ne sont à proprement parler ni les auteurs ni les créateurs du Veda.

cherche à préciser dans ce texte, c'est ce qu'un historien des religions est en droit de dire aujourd'hui sur ces questions, compte tenu des recherches linguistiques, archéologiques, littéraires, etc. qui se sont faites et se font encore sur l'Inde ancienne. Avant de formuler quelques conclusions et de faire quelques mises en garde, je tenterai de répondre à la suite aux cinq questions suivantes :

- Question 1. L'appellation même d'hindouisme ne trahit-elle pas une prise de position concernant l'origine de cette religion ?
- Question 2. Quelles sont les données incontournables d'ordre linguistique sur lesquelles s'appuie toute réflexion sur l'origine de l'hindouisme ?
- Question 3. Quelles sont les données textuelles sur lesquelles se fonde toute hypothèse portant sur l'origine de l'hindouisme ?
- Question 4. Du côté occidental, quelle réponse donne-t-on communément à la question de l'origine de l'hindouisme ?
- Question 5. En quoi la découverte de la civilisation de l'Indus a-t-elle contribué à renouveler les hypothèses concernant les origines de l'hindouisme ?

Question 1. L'appellation même d'hindouisme ne trahit-elle pas une prise de position concernant l'origine de cette religion ?

À mon avis, la première façon de commencer à répondre à la question des origines de l'hindouisme consiste à réfléchir à l'appellation même d'« hindouisme ». Que veut dire hindou et hindouisme ? L'origine et le sens du mot « hindou » (ou *hindu*) ne posent aucun problème. *Hindu*, c'est la prononciation iranienne³ de *sindhu*, un mot masculin qui signifie en sanskrit « fleuve », le Fleuve par excellence, celui que nous appelons maintenant l'Indus. Quand les Iraniens convertis à l'islam (qu'on nommait aussi la religion du prophète Muhammad) parlaient de la religion (*dīn*) des peuples qui vivaient plus à l'est, par-delà le grand fleuve, ils parlaient tout simplement en persan de la religion du Fleuve (*hindū-dīn*). Ce mot composé désignait la religion des populations qui habitaient alors l'Inde par opposition à l'islam, un mot qui signifie « soumission » et qui désigne, selon le Coran (5,3), la religion de Dieu. Les missionnaires protestants ont certainement contribué à partir des années 1780 à imposer le mot « *Hindooism* » construit sur le modèle du mot « christianisme » et d'autres noms de religion en *-isme*. Mais certains auteurs utilisaient déjà, une dizaine d'années plus tôt, les expressions « *the Hindoo faith* » ou « *the Hindoo religion* »⁴. On sait par ailleurs que, vers 1830, le réformateur bengali Ram Mohan Roy (1772-1833), qui connaissait le persan et le

³ L'Iran est à l'ouest de l'actuel Pakistan, et on y parle des langues qui remontent au vieil iranien, une langue sœur du sanskrit qui a été parlée en Inde du nord pendant le premier millénaire avant notre ère.

⁴ Sur cette question, on se reportera aux travaux de Geoffrey A. Oddie, en particulier « Constructing "Hinduism": the Impact of the Protestant Missionary Movement on Hindu Self-Understanding », dans R.E. Frykenberg (ed.), *Christians and Missionaries in India: Cross Cultural Communication Since 1500*, Grand Rapids, Michigan, W. B. Eerdmans Publishing Company, 2003, p. 156-157.

sanskrit aussi bien que l'anglais, utilisait en anglais le mot « *hinduism* » et on peut supposer qu'il a contribué à populariser ce terme⁵.

Pour bien comprendre la portée du mot *hindu*, il faut également prendre conscience que le nom de l'Inde est arrivé en Occident par l'intermédiaire des Grecs qui, dans leur langue, prononçaient *indos* le mot *hindu* (fleuve, région du fleuve) qu'ils avaient dû entendre à l'occasion des conquêtes d'Alexandre le Grand (-327 à -325), ou peut-être plus tôt encore. L'actuelle péninsule indienne porte toutefois en hindi le nom de Bhārata, c'est-à-dire l'Inde en tant que « pays des descendants de Bharata ». Par conséquent, à travers la prononciation sans 'h' initial des Grecs, le mot « Inde », ou « *India* » en anglais, remonte en fait à une façon commode pour les Grecs et les Iraniens de désigner le vaste territoire qui s'étend au-delà du grand fleuve qui le borde à l'ouest (celui qu'on appelle encore Indus, mais que l'on appelait *sindhu* en sanskrit)⁶.

Ces réflexions, sans doute un peu techniques, sont là pour faire comprendre que le mot « hindouisme » est une appellation territoriale. L'hindouisme, c'est la religion d'un vaste territoire, et non celle d'un grand maître spirituel qui aurait été le fondateur d'une ancienne religion. Cela veut dire que la question de l'origine de l'hindouisme se confond en fait avec celle de l'origine de la culture socioreligieuse des habitants de l'Inde. D'où vient-il que les Indiens (les habitants de l'Inde) véhiculent avec eux des croyances, des rituels, voire des institutions religieuses ? La réponse n'est pas simple. Et pour compliquer les choses, dans la façon de répondre à cette question interfèrent de vieux débats raciaux (Olender 1989) et des croyances plus ou moins ésotériques concernant l'existence d'une tradition religieuse primordiale qui aurait été entre autres matriarcale, non violente, végétarienne, vouée au yoga et à la méditation, et dont on découvrirait des vestiges en Inde dravidienne (au sud) ou en Égypte, une tradition qui aurait été éclipsée par la religion patriarcale des Aryens (ou Ārya). Par-delà les divers préjugés que l'on peut avoir sur la question, et les hypothèses que l'on peut faire à ce propos, il s'agit donc ici de se demander ce que les travaux scientifiques d'histoire et d'archéologie permettent d'affirmer au sujet des origines de la culture socioreligieuse de l'Inde. Afin d'y voir clair, on distinguera avec soin les données que l'on peut considérer comme des faits historiques dûment vérifiés et les hypothèses que l'on peut à bon droit construire à partir de ces données.

Question 2. Quelles sont les données incontournables d'ordre linguistique sur lesquelles s'appuie toute réflexion sur l'origine de l'hindouisme ?

Les données incontournables sur lesquelles repose toute hypothèse portant sur l'origine de l'hindouisme sont de trois ordres : des données linguistiques, des données textuelles, et finalement des données archéologiques. On commencera donc par les données linguistiques, antérieures à

⁵ Les explications données dans A. Couture, *Sur la piste des dieux*, Montréal, Médiaspaul, 2009, p. 10, ne sont plus à jour et doivent être remplacées par celles que l'on trouve ici.

⁶ On me permettra de noter ici que « indouisme » et « indou » sans « h » initial sont des néologismes que s'est permis récemment un auteur comme Guy Deleury (*Le modèle indou*, Hachette, 1978, 2006), qui ne sont pas d'emploi régulier en français et ne peuvent s'utiliser sans justification appropriée.

toutes les hypothèses (linguistiques ou autres) que l'on peut ensuite élaborer. En effet, au sein des centaines de langues que l'on trouve en Inde, les spécialistes distinguent deux grandes familles principales auxquelles s'ajoutent plusieurs autres familles de langues. Il ne s'agit pas de l'écriture (*script*) qui sert à transcrire ces langues (l'ourdou s'écrit en écriture arabe, mais n'a rien à voir avec les langues sémitiques comme l'hébreu et l'arabe), mais bien de grandes catégories de langues entretenant entre elles des similitudes au plan de la phonétique, de la morphologie et même de la syntaxe, et que les linguistes s'efforcent de cerner. On distingue

1. des langues que l'on classe dans la famille des **langues indo-européennes** (comme le sanskrit, le hindi, le bengali, le marathi, le pendjabi, le népali), des langues qui ont des ressemblances profondes avec le latin, le grec, le vieil iranien, les langues germaniques, les langues slaves, l'ancien celte, et donc avec le français actuel, l'anglais, le russe, etc. ;
2. des **langues dravidiennes** (comme le tamoul, le télougou, le kannada, le malayalam) qui sont typiques de l'Inde et se retrouvent en majorité en Inde du Sud ;
3. plusieurs autres familles de langues, par exemple celle des **langues austro-asiatiques** (mounda, santali, etc.), parlées par certaines populations archaïques (les *ādivāsī*, ou premiers habitants) ; ou des **langues sino-tibétaines**, parlées par des populations qui se situent au nord de l'Inde ou encore près de la Chine, autant de familles qui ne nous concernent pas ici directement.

En ce domaine comme dans bien d'autres, les **données linguistiques** élémentaires dont on dispose sont vite relayées par des **hypothèses**. En effet, pour expliquer comment il se fait que des langues véhiculant des similitudes profondes se retrouvent en des lieux aussi éloignés que l'Irlande et l'Inde, on a formulé une hypothèse, celle de l'origine unique des langues indo-européennes. L'expression de « langues indo-européennes » a été inventée en 1813 par Thomas Young⁷, dans le but de signifier le fait que ces langues se retrouvent à la fois en Inde et en Europe. En posant l'hypothèse de l'origine unique de langues utilisées en Inde et en Europe, on va plus loin sur la voie tracée par le jésuite Gaston-Laurent Cœurdoux (1691-1779) et par l'indianiste William Jones (1746-1794), qui avaient tous deux dans la seconde partie du XVIII^e siècle déjà formulé l'hypothèse de l'unité d'un certain nombre de ces langues. Franz Bopp a cherché à confirmer cette même hypothèse en publiant entre 1833 et 1852 une immense *Grammaire comparée des langues sanscrite, persane* [vieil iranien], *grecque, latine, lithuanienne, slave, gothique, et allemande*, qui marque le début de ce qu'il est convenu d'appeler les études indo-européennes. Ce travail de comparaison aboutit à la reconstitution d'un « indo-européen commun », qui est en fait une vaste hypothèse, soit le fruit d'un travail d'abstraction à partir des observations faites sur des nombreuses langues de l'Europe et de l'Inde présentant des similitudes. Le fait, par exemple, que le latin possède le verbe *videre* (connaître, presque uniquement visuellement, ce qui a donné en français “voir”) ; que le grec ancien dise (*ν*)*idein* (le ‘v’ initial est disparu à date ancienne) au sens de savoir (les “idées” sont d'abord des unités de savoir) ; que le sanskrit possède la racine *vid* au sens de

⁷ D'après le terme géographique « indo-européen » inventé par Konrad Malte-Brun en 1810 (voir Demoule, 1998, p. 41).

connaître (celle que l'on retrouve dans le mot Veda, le Savoir) ; que l'allemand (une langue germanique) dise *wissen* pour savoir et que l'anglais appelle *wise* "celui qui sait" et parle de *wisdom* pour désigner "le fait de savoir, la sagesse", permet de postuler l'existence d'une ancienne racine **weid* en indo-européen⁸, une langue reconstituée au terme de spéculations, entre autres phonétiques, et que personne évidemment n'a jamais entendu parler. Après diverses hésitations, les spécialistes se sont le plus souvent ralliés à l'hypothèse d'une langue commune que, faute de mieux, l'on nomme l'indo-européen (et possédant divers dialectes), une langue qui aurait jadis été parlée par une population ayant vécu plus de 4 000 ans avant notre ère, probablement quelque part dans les steppes situées au nord de la mer Noire (ou peut-être plus à l'est encore), avant de se répandre tant vers l'ouest (un territoire qui va de l'Europe continentale jusqu'aux Îles britanniques) que vers le sud-est en direction de l'Iran, et de l'Iran vers le nord du sous-continent indien.

Il faut y insister, il s'agit là d'une hypothèse purement linguistique, fondée sur la comparaison de diverses phonétiques indépendantes, de morphologies distinctes et de syntaxes spécifiques, une hypothèse qui ne concerne en rien la race ou la couleur de peau des locuteurs (il existe des Inuits ou des Chinois qui parlent anglais...). La raison pour laquelle j'insiste sur ces données, c'est que ce sont sur elles que travaille la raison humaine pour construire des hypothèses. Autrement dit, il faut distinguer ce que nous savons vraiment, et ce que nous croyons savoir. Un bon linguiste connaît un ensemble de données au sujet des langues, et cherche à partir de là à poser des hypothèses qui demeurent dans les limites de son champ de compétence. C'est ainsi que la comparaison des phonèmes utilisés par des langues aussi éloignées que le latin et le sanskrit a pu amener des linguistes dès le XIX^e siècle à formuler l'hypothèse que les ressemblances phonétiques entre de langues aussi éloignées dans l'espace ne peuvent s'expliquer que par un ensemble organisé de phonèmes XYZ ayant existé antérieurement, que personne n'a jamais entendu et que l'on appelle par convention l'indo-européen. Impossible à partir de données aussi limitées de conjecturer quoi que ce soit touchant la communauté linguistique utilisant l'ensemble de phonèmes ainsi reconstitué, de connaître la couleur de la peau de ces gens, d'avoir une idée précise de leurs habitudes et de leurs croyances, ou encore d'en parler comme d'une « nation » (Demoule, 1998, p. 41)⁹. Si certains chercheurs donnent parfois l'impression de connaître le peuple auquel ils attribuent le nom d'indo-européen, c'est qu'ils dépassent les prémisses sur lesquelles ils s'étaient fondés. Certains interprètes ont sans doute trop vite passé de l'existence hypothétique d'une langue indo-européenne à l'existence quasi assurée d'un peuple indo-européen ! C'est entre autres ce qu'on a reproché à Jean Haudry dans un « Que sais-je ? » intitulé *Les Indo-Européens*, dont on a

⁸ On utilise par convention l'astérisme devant un mot pour signifier qu'il s'agit d'une forme reconstruite, non attestée historiquement.

⁹ Il faut ajouter ici que la linguistique a vite été relayée par la paléontologie linguistique, une méthode développée surtout à partir de 1859 par Heinrich Klaproth selon laquelle il serait possible d'établir une série de mots communs à l'ensemble des langues indo-européennes, et de se faire par ce biais une idée des réalités présentes dans le milieu de vie des ces « Indo-Européens ». Le fait que beaucoup de ces langues utilisent par exemple une racine commune pour désigner le « bouleau » pourrait signifier que ce végétal était présent sur la terre d'origine de cette population. Voir Demoule, 1989, p. 41-42, pour une critique de cette méthode.

dit qu'il confondait des faits de langue et des faits de civilisation¹⁰. Il faut garder à l'écart de cette hypothèse linguistique « l'idée de nationalité », disait déjà Bopp (Olender, 1989, p. 29). Et Dumézil a rappelé que le terme « indo-européen » devrait rester une étiquette, une convention.

Et tel est bien le but limité que, linguistes ou autres, se proposent les comparatistes : ils savent que la reconstruction vivante, dramatique de ce qu'était la langue ou la civilisation des ancêtres communs est impossible, puisqu'on ne remplace par rien les documents, et qu'il n'y a pas de documents (*Leçon inaugurale à la chaire de civilisation indo-européenne* du Collège de France, cité par Olender, 1989, p. 30).

Nous ne connaissons donc encore rien de cette communauté indo-européenne archaïque qu'aucune fouille archéologique n'est parvenue à isoler. Ce que nous en disons doit donc demeurer de l'ordre de l'hypothèse.

Il faut noter également que tous les spécialistes ne sont pas d'accord sur le point de départ de l'expansion indo-européenne, c'est-à-dire de la région où aurait commencé la migration de ce « peuple ». En effet, une autre proposition, défendue par Colin Renfrew (1987), voudrait que les Proto-Indo-Européens se soient diffusés depuis l'Anatolie ancienne (l'actuelle Turquie) à partir du septième millénaire environ et que la diffusion des langues indo-européennes se soit faite à la faveur de l'expansion des techniques agricoles. Il s'agit encore là d'une hypothèse, qui paraît à certains fascinante mais qui n'est pas davantage prouvée que la précédente. On remarquera que ces deux hypothèses, celle d'une origine des Indo-Européens au nord de la mer Noire et celle qui les situe en Anatolie, se trouvent à relier les langues de l'Inde et, d'une certaine façon, toute la culture de l'Inde, au monde occidental, ce que certains Indiens contestent parce qu'ils considèrent que ces langues et toute cette culture ne peuvent trouver leur origine ailleurs qu'en Inde même...

J'ajoute ici une autre remarque concernant cette fois les travaux de Georges Dumézil (1898-1986). Ce savant est devenu célèbre entre autres en raison des travaux qu'il a fait à partir de 1938 sur la mythologie indo-européenne. Dumézil a en effet montré que certaines histoires (et parfois des rites) attestées chez les anciens Romains, chez les Germains, les Iraniens, les Indiens de l'Inde contiennent des points de similitude étonnants, en raison de l'idéologie commune que partagent ces peuples indo-européens. Ce chercheur reste pourtant très prudent et ne tombe jamais dans un quelconque racisme. On ne peut en dire autant de l'utilisation que l'on fait parfois de ses travaux pour appuyer l'idée d'un peuple indo-européen. En éclairant les difficultés apparemment insurmontables rencontrées dans l'interprétation d'histoires ou de rites ayant existé à Rome, Dumézil suppose qu'il existe un lien profond entre la culture de l'ancienne Inde et celle de l'ancienne Rome, et confirme ainsi que l'Inde ancienne faisait bien partie d'un vaste réseau de cultures qui s'étendait jusqu'à l'ancienne Europe.

J'ai également parlé d'une autre famille de langues attestée surtout en Inde du sud, celle des langues dravidiennes. Des linguistes travaillent aussi sur cette famille de langues et tentent de faire

¹⁰ Sur cette controverse, on pourra consulter: http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Haudry, consulté le 26 août 2012 et le 3 janvier 2024.

des hypothèses pour expliquer l'existence dans l'ensemble de l'Inde d'environ une trentaine de langues dravidiennes. Ce terme vient du mot sanskrit *drāvida*, utilisé pour désigner cinq peuples de l'Inde du Sud et les langues qu'ils parlaient, et a été repris en 1856 par Francis W. Ellis, qui est le premier linguiste à considérer que les grandes langues de l'Inde méridionale appartiennent à une même famille. Le travail de comparaison a beaucoup progressé, mais semble moins avancé que dans le cas des langues indo-européennes. Certains spécialistes ont même essayé de sortir ces langues de leur isolement et de leur découvrir des sœurs ailleurs dans le monde (les langues ouralo-altaïques, par exemple), quoique jusqu'ici sans succès. Il y a pourtant une exception notable, celle de David McAlpin qui soutient que ces langues auraient un lien avec la langue élamite parlée dans un royaume du sud-ouest de l'Iran du début du III^e millénaire jusque vers le milieu du I^{er} millénaire avant notre ère¹¹. Une des caractéristiques des langues dravidiennes est qu'elles possèdent une série de consonnes rétroflexes (ou cérébrales, prononcées avec la langue pointée vers le haut du palais), des sons habituellement inconnus des autres langues indo-européennes extérieures à l'Inde et qui auraient contaminé le sanskrit et les autres langues indo-européennes en Inde. Le problème de l'influence des langues et de la culture dravidienne sur la culture du nord de l'Inde en sanskrit est au cœur des problèmes des origines de l'hindouisme, et j'aurai l'occasion d'y refaire allusion.

Question 3. Quelles sont les données incontournables d'ordre textuel sur lesquelles se fonde toute hypothèse portant sur l'origine de l'hindouisme ?

Quand il s'agit de réfléchir aux origines de l'hindouisme, il existe une autre catégorie de données incontournables, et ce sont les textes religieux de l'Inde ancienne. Il y en a deux séries :

1. Les **textes védiques** (surtout le *R̥gveda*, qui est certainement le plus ancien d'entre eux) constituent un corpus de textes rédigés dans un sanskrit archaïque et dont les éléments les plus anciens, d'après l'étude de la qualité de la langue, peuvent remonter vers 1 500 av. l'ère commune. (quoiqu'une hypothèse récente dont je reparlerai voudrait qu'ils aient été composés vers 4 000 av. l'ère commune)¹².
2. Il y a aussi la **littérature du Sangam**, un corpus de textes rédigés en tamoul (2381 poèmes, une grammaire, et 18 œuvres mineures). Ces derniers textes sont de toute évidence beaucoup plus récents, et pourraient remonter tout au plus aux premiers siècles de l'ère commune.

Ces données, que je ne développe pas davantage, recoupent d'une certaine façon les données linguistiques, car dans un cas il s'agit de textes rédigés en vieux sanskrit ou védique (une langue indo-européenne), et dans l'autre cas en tamoul ancien (une langue dravidienne). Je mentionne ces textes, car leur existence revient constamment dans les hypothèses que l'on peut faire concernant

¹¹ On pourra consulter l'article suivant de l'encyclopédie Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_dravidiennes

¹² La plus récente traduction complète de ce texte très difficile est la suivante : *The Rigveda. The Earliest Religious Poetry of India*, 3 vol., traduit par Stephanie W. Jamison et Joel P. Brereton, Oxford/ New York, Oxford University Press, 2014, en tout 1693 pages.

les origines de l'hindouisme, surtout quand on cherche à vieillir la littérature du Sangam et qu'on en fait le témoin d'un passé très ancien.

Question 4. Du côté occidental, quelle réponse donne-t-on communément à la question de l'origine de l'hindouisme ?

J'ai parlé jusqu'ici de deux catégories de données sur lesquelles des hypothèses concernant l'origine de l'hindouisme se sont construites, c'est-à-dire des données linguistiques et des données textuelles. Il faudra encore ajouter une troisième catégorie, celle des faits archéologiques, et j'y reviendrai à la question suivante. Pour le moment, il importe de préciser que, dès le XVIII^e siècle, les données linguistiques et littéraires que je viens de présenter ont donné naissance à une grande hypothèse permettant d'expliquer simplement l'origine de la culture religieuse qui s'est développée dans le nord de l'Inde. Cette hypothèse a pris la forme qu'on lui connaît maintenant pendant le XIX^e siècle et on peut l'énoncer de la façon suivante :

Un rameau indo-européen, les Indo-Aryens, aurait quitté les steppes eurasiatiques pour émigrer peu à peu vers le sud de la Mer Caspienne.

Une partie de ces Indo-Aryens aurait traversé l'Hindu Kush, une chaîne de montagnes qui chevauche les actuels Afghanistan et Pakistan, et aurait continué à se différencier en traversant l'Indus entre -1700 et -1500.

À mesure qu'ils s'installaient dans l'immense plaine indo-gangétique (c'est-à-dire située entre l'Indus et le Gange), ces nouveaux venus auraient peu à peu courbé sous leur joug les populations qui les y avaient précédés et/ou refoulé vers le sud des populations de langues dravidiennes.

Cette hypothèse peu élaborée, mais efficace dans sa simplicité même, se fonde sur l'opposition entre les langues dravidiennes et les langues indo-européennes dont il vient d'être question ; également sur l'étroite parenté entre le vieil iranien de l'*Avesta* (texte religieux de l'Iran ancien) et le sanskrit du *Rgveda* (le plus ancien recueil d'hymnes du Veda). Pour la fonder, on invoque en particulier certains passages des hymnes du *Rgveda* qui semblent témoigner de batailles entre les guerriers du dieu Indra et les indigènes locaux, et qui seraient la preuve d'un affrontement majeur entre envahisseurs et autochtones. Voici deux strophes d'un hymne au dieu Indra, en tout état de cause assez énigmatique, que l'on cite souvent à ce propos.

Celui par qui toutes choses furent mises en branle
qui renversa, la forçant à se cacher, la race des Dāsa [nom d'une tribu],
qui a pris à l'avare ses richesses comme un joueur
victorieux ravit l'enjeu :

celui-là, hommes, c'est Indra.

Celui qu'invoquent les deux armées en conflit,
les ennemis de ce camp et ceux de l'autre,
et l'invoquent différemment ceux mêmes qui ont pris place
ensemble sur un char !

Celui-là, hommes, c'est Indra ! (*Rgveda* 2,12,4 et 8, trad. Varenne)

Mais cette hypothèse, qui a d'abord suscité beaucoup d'enthousiasme, résiste mal à la critique, au moins sous la forme simple où je viens de la présenter. Non seulement, j'y ai déjà insisté, la linguistique ne sait rien d'un éventuel « peuple indo-européen », mais il faut aussi dire que certains spécialistes ont utilisé ces textes en minimisant les difficultés. En effet, il faut convenir que les textes les plus anciens de l'Inde (en particulier le *Rgveda*) n'ont pas gardé mémoire d'une migration des anciens Aryens de l'Iran vers l'Inde du Nord et que les combats dont parle le *Rgveda* pourraient très bien s'être déroulés entre peuples appartenant à une même culture, ou encore à des populations habitant déjà la péninsule indienne. De plus, on pense de plus en plus que les linguistes du XIX^e siècle, qui plaçaient souvent le *Rgveda* vers le X^e siècle avant notre ère, ont conjecturé une évolution linguistique trop rapide du sanskrit védique au sanskrit classique et ont mal apprécié la période séparant la composition du *Rgveda* des dernières *Upaniṣad* qui viennent clore le Veda. D'autres linguistes pensent qu'il suffit de supposer que le *Rgveda* remonte à -1 500 pour rendre compte de l'état de la langue de certains de ces hymnes. Autre problème : on liait nécessairement l'apparition des chevaux en Inde à l'arrivée des Aryens, ce qui est beaucoup moins évident si l'on tient compte des résultats des fouilles récentes. On fait aussi valoir que le *Rgveda*, que les hypothèses occidentales placent dans ses parties les plus anciennes vers -1 500, parle déjà de la rivière Sarasvatī disparue dans les sables vers - 1 900 avant notre ère et de la rivière Dr̥ṣadvatī dès - 2 600. Cependant, le fait de trouver dans un texte une mention de ces rivières ne signifie pas qu'elles existaient lors de sa composition ; il suffit que ces traditions soient toujours vivantes et évoquent le souvenir de ces rivières. Il en va de même pour les références astronomiques du *Rgveda* qui semblent bien faire référence à un calendrier apparu vers 2 500 avant notre ère. Toutes ces remarques montrent que l'analyse des données factuelles contenues dans les hymnes les plus anciens du *Rgveda* est complexe, et qu'il n'y a décidément aucune solution simple à un problème qui devient de plus en plus compliqué à mesure que progressent les recherches.

Il faut ajouter qu'au moins certains des spécialistes qui critiquent l'hypothèse d'une migration d'un peuple indo-européen qui s'est élaborée au XIX^e siècle sont maintenant sensibles aux revendications de chercheurs indiens (influencés par les *postcolonial* ou *subaltern studies*) qui soutiennent que l'hypothèse d'un apport européen à la construction culturelle de l'Inde fait partie d'une idéologie coloniale et missionnaire (« colonial-missionary Aryan invasion theory ») et qu'il faut revoir du tout au tout l'histoire de l'Inde en tenant mieux compte des indices livrés depuis quelques décennies par l'astronomie, la géologie, les mathématiques et l'archéologie. L'hypothèse indo-européenne (selon laquelle un peuple indo-européen se serait dispersé sur l'Europe et sur l'Inde en permettant la diffusion d'une même langue qui se serait lentement différenciée) ne serait qu'un mythe (c'est-à-dire une construction idéologique) inventé de toutes pièces aux XVIII^e et XIX^e siècles par une Europe romantique désireuse de s'affranchir du joug sémitique (juif et chrétien) (voir Demoule, 1989).

Question 5. En quoi la découverte de la civilisation de l'Indus a-t-elle contribué à renouveler les hypothèses concernant les origines de l'hindouisme ?

C'est en 1856, à l'occasion de la construction d'un chemin de fer dans la région de Harappa (dans l'actuel Pakistan) que furent découverts les premiers sceaux typiques de la civilisation de l'Indus. Les signes graphiques dont ils étaient couverts avaient provoqué à l'époque un certain étonnement, mais sans plus. Des fouilles systématiques ne furent entreprises qu'en 1921-1922 à Harappa et Mohenjo-Daro (des sites distants de 600 km) et menèrent peu à peu à la découverte dans la vallée de l'Indus d'une nouvelle civilisation qui paraissait alors s'être éteinte brusquement vers - 1 800 ou - 1 700 ¹³.

C'est à partir de la découverte d'une civilisation que l'on faisait alors remonter au plus tôt vers - 2 500 que de nouvelles hypothèses commencèrent à fuser concernant les origines de l'hindouisme et de toute la civilisation de l'Inde. On croyait savoir – c'était alors l'hypothèse courante – que les anciens Aryens arrivaient du nord en passant par l'Iran et s'étaient introduits en Inde en repoussant sur leur passage des tribus autochtones. Cette découverte apportait enfin une réponse originale à ceux qui tenaient à savoir ce qui s'était passé lorsque les Aryens étaient arrivés en Inde. Pourquoi ces villes ne seraient-elles pas justement des témoins de l'ancienne culture dravidienne jadis détruite par des envahisseurs aryens ? Il n'en fallait pas tant pour qu'à partir des vestiges qu'avaient révélés les fouilles, on se mette à imaginer un état théocratique homogène gouverné par des rois-prêtres (la découverte d'un buste en calcaire de ce que l'on supposait être un tel roi-prêtre témoignerait en ce sens), une civilisation dominée par la déesse-mère (la découverte de statuettes de déesses le démontrerait), une religion où le yoga jouerait un rôle déterminant (la découverte sur certains sceaux d'un personnage assis en position de yoga que certains archéologues assimilent au dieu Śiva en serait un indice), une religion où les ablutions rituelles seraient très importantes (la découverte à Mohenjo-Daro d'un grand bain dont on suppose qu'il servait à des fins religieuses). De là à postuler que cette civilisation ancienne était non violente, il n'y avait qu'un pas qui fournissait du même coup la raison pour laquelle une telle civilisation se serait écroulée sous la violence aveugle d'agresseurs aryens.

En fait, tout ce que l'on avance, avec plus ou moins de prudence, à propos de la religion de cette civilisation de l'Indus ne peut être qu'hypothèses édifiées à partir d'indices extrêmement fins et fragiles. Les artefacts découverts doivent être interprétés, mais ils doivent l'être en l'absence totale de textes écrits. Les caractères étranges que l'on peut apercevoir sur les sceaux de l'Indus sont écrits dans une langue que personne encore n'est parvenu à déchiffrer. Certaines de ces hypothèses se font d'ailleurs explicitement au nom d'un nationalisme tamoul qui cherche à retrouver ce qu'aurait pu être la culture dravidienne avant l'arrivée d'Aryens violents et patriarcaux, un nationalisme souvent unilatéral qui a une expression littéraire et scientifique (comme la redécouverte d'une langue tamoule pure de tout emprunt au sanskrit et la revalorisation de la

¹³ Pour se faire une première idée de cette civilisation, on pourra lire ce qu'on trouve sur le site suivant : http://fr.wikipedia.org/wiki/Civilisation_de_la_vall%C3%A9e_de_l'Indus.

littérature du Sangam). Ce nationalisme peut également avoir une expression politique, par exemple le Parti Progressiste Dravidien à Chennai/Madras, hostile au Nord, au sanskrit et aux brahmanes. Il faut aussi ajouter que cette recherche d'une Inde ancienne pure peut aussi venir s'appuyer sur un certain ésotérisme occidental qui postule l'existence d'une haute civilisation méditerranéenne (égéenne, égyptienne, etc.) dont on dit parfois qu'elle se serait étendue jusqu'en Inde dravidienne (par exemple, Alain Daniélou, Jean Herbert), et cherche à montrer que ce sont les Aryens (patriarcaux, violents, matérialistes) qui ont provoqué le déclin de l'Inde. Les Dravidiens sont alors considérés comme des témoins privilégiés d'une race matériellement et spirituellement supérieure, détentrice d'une très ancienne tradition spirituelle. Cette race était répandue dans toute l'Europe méditerranéenne et même jusqu'en Inde. Mais cette idée d'une Inde dravidienne pure pose immédiatement problème. À elles seules, les études linguistiques ont été jusqu'ici incapables de découvrir en Inde une langue purement « dravidienne » (le tamoul le plus ancien contient déjà des emprunts évidents au sanskrit). Il est aussi un fait avéré que l'élément dravidien (les consonnes rétroflexes dont il a été question plus haut, certains mots, etc.) peut être repéré dès les couches les plus anciennes du Veda, un fait qui n'est pas sans compliquer étrangement le problème. Les données actuelles fournies par la linguistique et l'archéologie montrent qu'il faut cesser d'imaginer une Inde ancienne pure de toute contamination. L'Inde du Nord, et peut-être l'Iran, ont pu à haute époque servir de creuset à des mélanges de civilisations et le contact avec des populations parlant des langues dravidiennes pourrait remonter à la période où l'iranien ne se différenciait pas encore du sanskrit (Gros, 1983, p. 80-81).

On comprend alors que, pour décrypter l'écriture que l'on a découverte sur les sceaux de l'Indus¹⁴, ce soient les préjugés sur lesquels on s'appuie qui soient amenés à jouer un rôle prépondérant. Certains spécialistes, convaincus par la vraisemblable présence en Inde du nord de populations parlant des langues dravidiennes, tentent de rapprocher l'écriture des sceaux de l'Indus d'une sorte de dravidien archaïque reconstitué (par exemple, Asko Parpola). D'autres savants, des brahmanes attachés à la tradition sanskrite, font l'hypothèse contraire et voient dans l'écriture des sceaux certains éléments d'un sanskrit très ancien, plus ancien que celui du *R̥gveda* (par exemple, S.R. Rao). Tous les savants qui travaillent dans ce champ déploient des trésors d'érudition et d'imagination dans la vérification de telles hypothèses, mais les résultats obtenus ont peine à convaincre tout le monde jusqu'ici.

À prime abord, c'est l'hypothèse d'une civilisation de l'Indus qui serait de culture dravidienne qui demande à être sérieusement critiquée. Peut-être qu'à première vue, certains faits assez précis semblent militer en sa faveur, en particulier le fait qu'il existe encore actuellement au Balûchistân (dans la partie occidentale de l'actuel Pakistan) une langue dravidienne, le *brahui*, parlée par environ deux millions de locuteurs. Certains chercheurs se sont précipités sur cet îlot de culture

¹⁴ Les sceaux de l'Indus (on en a découvert plusieurs milliers) sont des cachets en stéatite de petites dimensions (environ 3,5 cm sur 3,5 cm) qui servaient vraisemblablement à des fins économiques (pour identifier des marchandises), décorés de figures diverses (animaux, êtres fantastiques, arbres, etc.) et portant des signes que l'on pense ordinairement être une écriture (environ 400 signes, peut-être réductibles à environ 200).

dravidienne et l'ont interprété comme la survivance en Inde septentrionale d'une ancienne civilisation de l'Indus s'exprimant en langues dravidiennes. Malheureusement, les recherches historiques tendent à montrer que cette population aurait émigré par petits groupes soit de l'Inde centrale vers le XIII^e ou XIV^e siècle, soit de l'Inde méridionale au début du second millénaire. Impossible désormais d'invoquer la présence de locuteurs *brahui* au Balûchistân en faveur d'une interprétation dravidienne de la civilisation de l'Indus.

On a aussi fait valoir que, lors des fouilles de Mohenjo-Daro, on a découvert un amas de squelettes paraissant attester d'une destruction violente de la ville. Mais, il ne suffit pas d'une dizaine de squelettes pour prouver l'écrasement d'une ville entière par des envahisseurs... Encore là, l'argument ne fait pas le poids.

La civilisation de l'Indus semble également être typiquement indienne (importance de la pureté, culte à Śiva et à des déesses, pratique du yoga). Peut-être y a-t-il une continuité entre la culture attestée par les fouilles de l'Indus et la culture religieuse de l'Inde actuelle. Mais pourquoi s'agirait-il d'une culture spécifiquement dravidienne ? L'existence d'une « civilisation dravidienne autonome » est loin de faire l'unanimité parmi les indianistes (Biardeau, 1981, p. 8, 13). Un spécialiste de l'Inde du Sud comme François Gros soutient plutôt que la recherche en ce domaine semble souvent procéder par une sorte d'idéalisation du modèle dravidien.

Par réaction contre le ritualisme brahmanique et certaines contraintes sociales, on a créé, depuis la fin du XIX^e siècle, la fiction d'une société dravidienne idéale, non sans affinités avec une sorte d'état de nature ; né pur et généreux, l'Émile dravidien aurait été brimé et corrompu par l'aryanisation progressive de sa patrie... (Gros, 1968).

Le recours à l'explication dravidienne date d'ailleurs d'avant les travaux de Jean-François Jarrige. Il faut maintenant ajouter aux critiques ponctuelles que je viens de réunir l'ensemble des nouvelles données archéologiques issues de ces fouilles. En effet, les recherches se sont poursuivies et les données qui en résultent sont en train de bouleverser et de révolutionner notre connaissance de l'Inde ancienne. On pensait que les villes de l'Indus avaient poussé comme des champignons, peut-être sous l'influence d'un modèle étranger. Les fouilles récentes montrent que le développement de cette région s'est fait de façon continue du VII^e millénaire jusqu'au II^e millénaire (voir les références à la fin). Des fouilles récentes (celles de Merhgarh, 1975-) ont également montré que, dès le début du VII^e millénaire, des populations du Balûchistân cultivaient des céréales (orge et blé) et chassaient les animaux sauvages. Ils habitaient déjà des agglomérations de huttes carrées en briques crues. Vers 6 000, la chasse est à peu près remplacée par l'élevage surtout de bovins. Après cette date apparaissent des récipients de poterie très grossière. Grâce au développement d'une agriculture plus diversifiée et mieux adaptée, le nombre des agglomérations augmente après 4 000 ; peu à peu les rives de l'Indus se transforment en cultures qui assureront l'alimentation des grandes métropoles urbaines du III^e millénaire (Mohenjo-Daro, Harappa, etc.). Un artisanat original (céramique, poterie, figurines, cachets, etc.) stimulé par toutes sortes d'échanges commerciaux, se diffuse sur un territoire qui couvre une bonne partie de l'actuel Pakistan et s'étend à l'est jusqu'à Delhi et au sud jusqu'au Gujarat. Mais, contrairement à l'opinion des premiers

archéologues dans les années 1920-1930, il n'y a rien qui fasse penser à un immense empire centralisé et unifié.

Ceux qui semblent responsables de ces transformations sont des chefs de petits royaumes que ces archéologues appellent pudiquement des « élites urbaines », sans être capables de préciser davantage. Impossible non plus de préciser la langue dans laquelle les uns et les autres s'exprimaient, de connaître l'origine de ces chefs de guerre, etc. On dit ainsi qu'il « se produi[sit] à la fin du III^e millénaire de profonds changements, marqués par l'apparition d'élites nouvelles dont les tombes aux riches mobiliers funéraires ont été retrouvées sur tout le vaste territoire compris entre la Mésopotamie et la vallée de l'Indus » (*Les civilisations oubliées*, 1988, p. 34). Il est vraisemblable que le commerce ait aussi pu jouer un rôle important dans le développement de classes urbaines. De toute façon, la dernière phase du développement de Mohenjo-Daro participe de cette grande culture à la fois une et diversifiée qui s'est développée dans cette région entre - 2 100 et - 1 700. Et ce sont ces élites qui ont vraisemblablement construit les monuments les plus significatifs de cette ville (le grand bain ou la citadelle).

Pour comprendre cette civilisation de l'Indus, il faut encore ajouter une autre dimension très importante : l'agriculture. On a donné des explications dramatiques de la fin de la civilisation de l'Indus (invasions massives, inondations catastrophiques, etc.). Par opposition, on a parlé de la nuit védique, comme si, après - 1 700, le Nord de l'Inde avait sombré dans le chaos et l'obscurité. Or, les recherches, notamment à Pirak (Pakistan, province du Balûchistân), montrent que la fin de la civilisation harappéenne correspond à une deuxième révolution agricole. À la récolte d'hiver (blé, orge, dont la culture date de la première révolution agricole du néolithique) vient désormais s'ajouter une récolte d'été (riz, millet, sorgho). Après la chèvre, le mouton, les bovins, le buffle, c'est maintenant le cheval, le chameau, l'âne qui apparaissent. C'est le système de l'économie villageoise de l'Inde d'aujourd'hui qui se met en place. Les fouilles du bassin de l'Indus montrent actuellement que, s'il y a eu crise économique au début du II^e millénaire, elle s'est en quelque sorte résorbée par la mise en place de nouvelles cultures et du système agraire de l'Asie du Sud à plusieurs récoltes annuelles. C'est aussi l'époque où la culture de l'Indus s'est répandue jusque dans la vallée supérieure du Gange. Cette révolution n'est pas un phénomène unidirectionnel, mais semble le résultat d'influences multiples venant tant du nord (le cheval ?) que de l'ouest (le sorgho) ou de l'est (le riz). L'Inde nouvelle est donc le résultat de la diffusion lente de tout un réseau d'influences qui a peut-être permis (mais cette hypothèse ne s'impose pas) à des Aryens venus des steppes eurasiatiques de s'implanter dans le Nord de l'Inde (comme au Proche-Orient) vers - 1 600 ou - 1 500. Au début du premier millénaire, le nombre d'agglomérations croît de façon spectaculaire dans la vallée du Gange. La culture matérielle y est assez uniforme marquée par des objets en fer et une poterie grise. On était porté jusque-là à rattacher ces changements à l'arrivée des Aryens dans cette région. Il semble qu'il faille les insérer dans un processus plus vaste et plus complexe de transformations de l'agriculture qui commence au début du II^e millénaire (voir Jarrige 1985).

Par conséquent, si l'on tient compte des recherches des dernières décennies, il paraît évident que l'hypothèse indo-européenne, que l'on évoque toujours couramment dans les manuels d'introduction, est fortement contestée. La chronologie qui découlait des hypothèses du passé était en gros celle que Max Müller avait popularisée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. On peut la résumer de la façon suivante :

- vers - 1 700 : arrivée des Indo-Européens en Inde du Nord ;
- vers - 1 200 (peut-être - 1 500) : les parties les plus anciennes du *R̥gveda* ;
- vers - 1 000 : autres collections du Veda ;
- vers - 800 : les commentaires rituels des *Brāhmaṇa* ;
- vers - 600 : les *Āraṇyaka*, les *Upaniṣad* anciennes (Kṛṣṇa semble connu d'une *Upaniṣad* ancienne).

C'est encore sur cette chronologie (mais avec toutes sortes de nuances) que s'appuient une grande partie des indianistes occidentaux et un certain nombre de spécialistes de l'Inde. Dans son ensemble, cette chronologie fonctionne et on peut s'y fier jusqu'à preuve du contraire, tout en étant conscient de sa fragilité.

Il faut cependant savoir qu'à l'opposé de cette chronologie traditionnelle, qui tient encore la route, est apparue récemment une nouvelle chronologie, issue de récentes recherches indiennes et occidentales et qui tente, presque paradoxalement, d'inclure la civilisation de l'Indus à l'intérieur de la culture védique. Cette chronologie propose des dates qui n'ont plus aucun rapport avec les dates communément acceptées. Je me réfère ici à la synthèse que l'on trouve dans un article de Klaus Klostermaier (1998). Sans que l'on soit forcé de s'y rallier, il faut savoir que cette chronologie existe et qu'elle s'inspire d'un désir chez un certain nombre d'Indiens de se distancier des études historiques d'une époque dite « coloniale », et donc de rapatrier en Inde les origines mêmes de l'hindouisme.

- vers - 4 000 : *R̥gveda* (sauf les livres 1 et 10) ;
- vers - 3 600 : autres collections du Veda ;
- vers - 3 100 : âge de Kṛṣṇa et de la grande guerre des descendants de Bharata ;
- vers - 3 000 : certains *Brāhmaṇa*, le grammairien Pāṇini, etc. ;
- à partir de - 2 900 : apparition des grandes civilisations d'ancienne Égypte, de la Mésopotamie et de l'Indus ;
- vers - 2 300-2 000 : longue période de sécheresse attestée par les recherches actuelles et lent déclin des grandes villes de l'Indus que l'on commence à fuir ;
- vers - 2 000 : fin de l'âge védique ;
- vers - 1 900 : disparition de la rivière Sarasvatī et fin de la ville de Harappa.

Quelques conclusions

À l'issue de ce survol, qu'il suffise de tirer quelques conclusions qui pourront servir à orienter la recherche concernant l'hindouisme et la compréhension d'une religion qui semble si complexe.

1. Réaffirmons d'abord que l'hindouisme est d'abord la culture religieuse d'une vaste population, divisées en tribus, en clans et en lignées, constituée de groupes de naissance très diversifiés (les *jāti*). Des maîtres spirituels, des initiateurs de traditions particulières, apparaîtront en particulier vers les VI^e et V^e siècles avant l'ère commune à une période de brassage intensif qui coïncide curieusement avec la seconde urbanisation (l'apparition en Inde du Nord de villes comme Rājagṛha ou Vaiśālī). C'est à cette époque qu'apparaîtront les premiers grands maîtres dont le message a traversé les siècles, comme le Bouddha et le Jina. D'autres maîtres continueront de surgir au fil des siècles, comme le grand Śaṅkara et bien d'autres jusqu'à aujourd'hui.

2. Pour comprendre d'un point de vue historique et anthropologique ce qu'a été l'hindouisme, aussi loin qu'on puisse remonter dans le passé, une première précaution s'impose. Il faut se débarrasser d'un modèle répandu, et plus ou moins conscient, qui place la perfection, et en particulier la pureté, dès l'origine. L'expression la plus connue de ce modèle réside dans la description que les *Actes des Apôtres* présentent de la première communauté chrétienne : ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres ; ils étaient unis et mettaient tout en commun ; unanimes, ils se rendaient chaque jour assidûment au Temple (Actes 2,42-47). Ce texte est infiniment respectable en tant qu'il formule un idéal, mais il projette cet idéal dans le passé et passe complètement sous silence les débats et les difficultés qui, on le sait par ailleurs, ont également fait partie de la vie de cette communauté chrétienne. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, on peut supposer que le monde hindou a toujours lui aussi été complexe, qu'il est le résultat de mélanges divers, et c'est ce que les travaux historiques font de plus en plus soupçonner. Les travaux récents concernant la civilisation de l'Indus parlent d'élites urbaines apparues dans la vaste région qui couvre en gros l'Iran actuel et le Pakistan et d'une période où des influences ont surgi de tous les côtés en même temps, ce qui peut inclure entre autres l'apparition des Aryens venus du nord. La civilisation de l'Indus est de toute évidence le résultat d'influences diverses et d'un brassage culturel important, et il en va de même de la religion hindoue qui s'est vraisemblablement formée à cette époque.

3. Il faut également se débarrasser d'un modèle de type manichéen qui fait du bien et du mal deux principes en lutte constante et selon lequel les méchants Aryens auraient détruit les bons Dravidiens. La réalité semble encore une fois beaucoup plus complexe, d'autant plus que, puisque nous ne savons pas encore lire ce que disent les sceaux de l'Indus, nous n'avons aucun moyen de savoir si l'influence dite dravidienne a réellement joué un rôle important dans la civilisation de l'Indus. On peut toutefois penser que cette culture dravidienne, qui devait sans doute s'étendre plus au nord, faisait partie de l'équation qui composait cette civilisation complexe.

4. Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble bien que ce qui s'est passé dans le Nord de l'Inde comme dans le Sud soit le résultat d'influences multiples dont le détail nous échappe en très grande partie. Il faut tenir compte de facteurs importants comme les changements climatiques, la présence active d'élites (que nous ne savons pas définir davantage, mais qui possédaient de grandes richesses et savaient manier les armes), et d'une forme de révolution économique.

5. Puisque c'est le texte le plus ancien que nous possédons, on voudrait bien s'inspirer du Veda, en particulier du *Rgveda*, pour décoder ce qui s'est passé à époque ancienne dans l'actuel Pakistan. Mais le Veda résiste à toute lecture historique de type événementiel. S'il y a référence à des événements, ceux-ci disparaissent sous un langage cosmique et rituel, de sorte qu'on n'a plus aucune prise historique sur eux. La chronologie de ces textes est en crise et est l'objet d'hypothèses contradictoires (voire opposées).

6. Quand on l'analyse de près, on se rend compte que la civilisation indienne possède des caractéristiques générales bien identifiables. Mais il faut immédiatement ajouter que chaque région a ses traits spécifiques qui sont le résultat d'influences locales, de contingences historiques diverses. La tradition tamoule est typique, au moins actuellement, d'une région spécifique qu'il faut étudier comme un aspect particulier de la culture du sous-continent indien, et non comme une tradition jadis parfaite que les Aryens auraient altérée et souillée.

POUR EN SAVOIR D'AVANTAGE...

Voici quelques indications pour des lectures supplémentaires concernant ces questions, ainsi que les principales références auxquelles ce texte renvoie.

Biardeau (Madeleine), 1981. *L'hindouisme : anthropologie d'une civilisation*, Paris, Flammarion.

Casal (Jean-Marie), 1969. *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Paris, Fayard. [Casal a, entre autres, dirigé les fouilles d'Amri au Pakistan (*Fouilles d'Amri*, 2 vol., Paris, Librairie C. Klincksieck, 1962). Mais ce livre ne tient pas compte des fouilles que Casal a lui-même menées à Pirak, ni de celles de Merhgarh qui sont venues ultérieurement. Donc, un livre qui a ses limites.]

[Les] *cités oubliées de l'Indus. Archéologie du Pakistan*. Paris, Association Française d'Action Artistique, 1988. [Collectif publié à l'occasion d'une exposition au Musée National des Arts Asiatiques Guimet du 16 novembre 1988 au 30 janvier 1989. Magnifique album contenant les notices les plus à jour sur l'ensemble de cette civilisation.]

Demoule, Jean-Paul, 1998. « Les Indo-Européens, un mythe sur mesure », *La recherche* 308, p. 40-47. [Texte de vulgarisation très utile.]

Gros, François, 1968. Art. « Dravidiennes (langues et littératures) », *Encyclopædia Universalis*. Accessible sur internet.

—, 1983. « La littérature du Sangam et son public », dans *Inde et littératures*, Études réunies par Marie-Claude Porcher, coll. Purusārtha 7, p. 77-107.

Jarrige (Jean-François) et Meadow (Richard), 1980, « Les débuts de la civilisation dans la vallée de l'Indus », *Pour la science* 36, oct. 1980, p. 16-25. [Bonne synthèse, toujours valable dans ses grandes lignes.]

- , 1985. « Le monde indien », dans *Le grand atlas de l'archéologie*, Encyclopedia Universalis France S.A., p. 238-247. [Excellente synthèse.]
- Klostermaier, Klaus (1998). « Questioning the Aryan Invasion Theory and Revising Ancient Indian History », dans *ISKCON Communications Journal*, vol. 6, n° 1, p. 5-16.
- Olender (Maurice), 1989. *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*. Paris, Hautes Études / Gallimard / Le Seuil.
- Renfrew (Colin), 1989. « The Origins of Indo-European Languages », *Scientific American*, oct. 1989, p. 106-114. [Présentation du livre récent de l'auteur : *Archaeology and Language : the Puzzle of Indo-European Origins* (Cambridge University Press, 1988) faisant l'hypothèse d'un parallélisme entre la diffusion de l'agriculture et celle des langues indo-européennes. Traduction française : *L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage*, Paris, Flammarion, 1990.]
- Wheeler (Sir Mortimer), 1967. *L'Inde avant l'histoire*, Paris-Bruxelles, Sequoia-Elsevier. [Essai écrit par un archéologue anglais qui fut directeur à partir de juin 1944 du Service archéologique de l'Inde. Belles illustrations, mais des hypothèses qui ne tiennent pas compte des fouilles récentes de Pirak et de Merhgarh. Brillante synthèse, encore utile pour la présentation des faits, mais des hypothèses aujourd'hui dépassées.]